

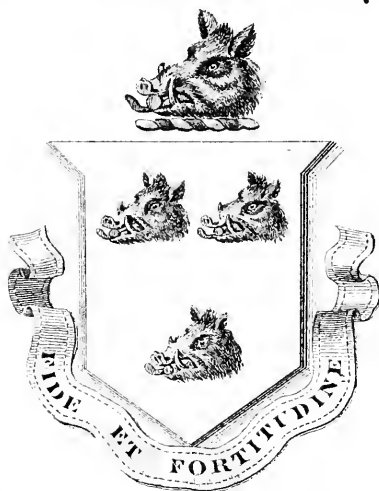
Accessions

*139.809*

Shelf No.

*XG 3656,9*

*Barton Library.*



*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

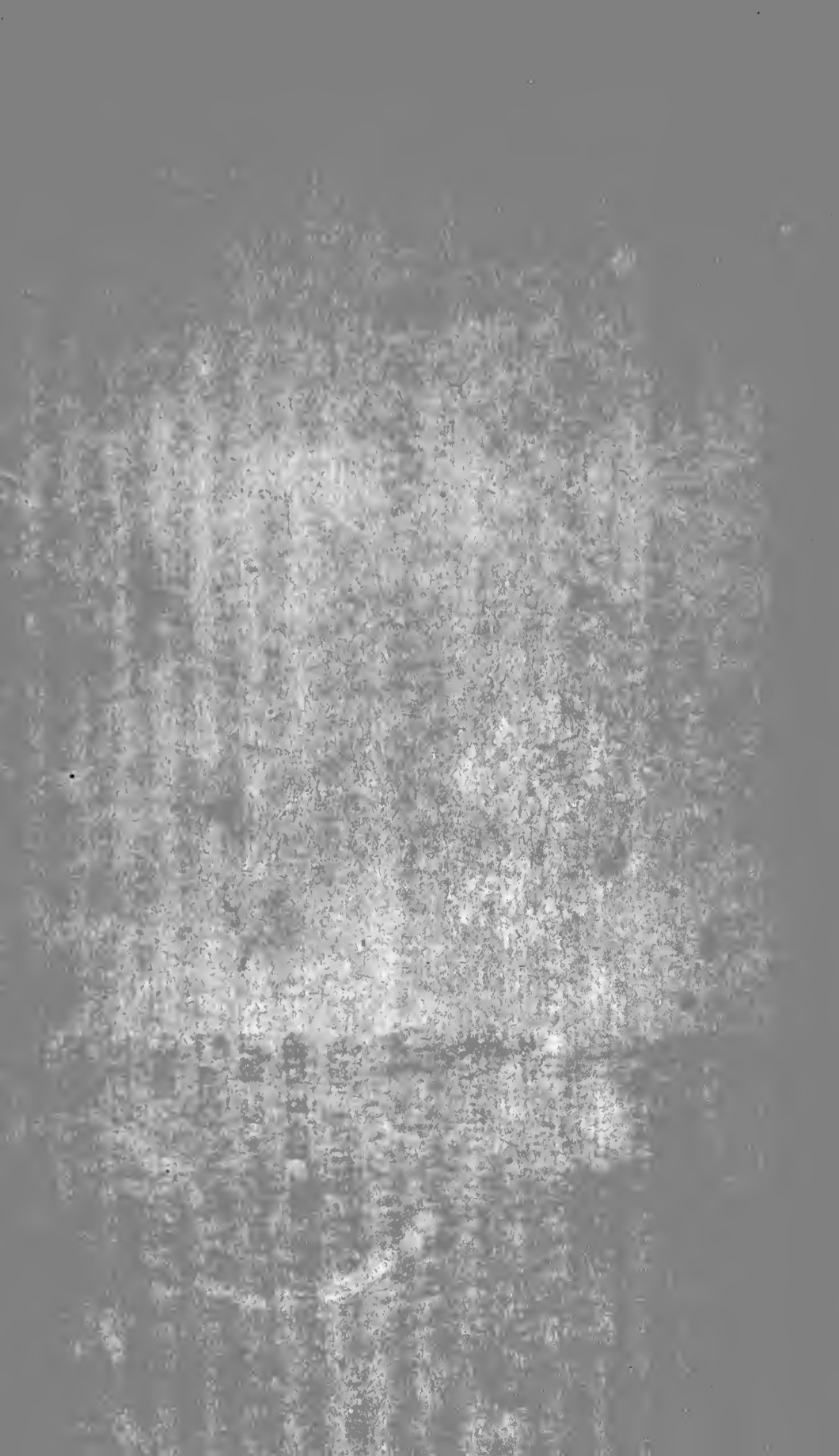
*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library.*

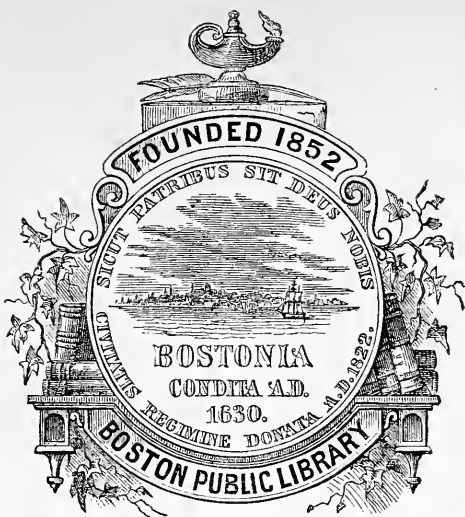












306

PAMPHLETS.

French  
Revolution

1789.

Jan. - July


Barton Library

22 36569

159.809

May. 1873





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
Boston Public Library

ACCESSION No. ....

ADDED ..... 187....

CATALOGUED BY .....

REVISED BY .....

## MEMORANDA.

G

La Premiere  
aux Grands  
(1789)

apparently before the meeting of the  
Etat-General / June 5.



# LA PREMIERE AUX GRANDS, *OU SUITE DU FANAL.*

---

UNE nation qui s'assemble , est aux mêmes droits, sur-tout si elle n'a point encore de constitution, que celle qui se formeroit pour la première fois en corps de nation.

Dans une telle assemblée, personne ne peut réclamer d'autre titre que celui de citoyen. Grace aux génies immortels qui ont affranchi les hommes, ils ne sont plus les tems de ces distinctions chimériques établies par la force, & que la force a le droit d'anéantir.

Les grands, c'est-à-dire les tyrans de la nation, sont tellement convaincus de la vérité de ces principes, qu'ils réunissent tous leurs efforts pour empêcher cette nation de s'assembler.

En supposant que la nation permette désormais que la noblesse forme un ordre particulier, doit-elle souffrir que les prêtres composent un ordre temporel, & le premier ordre? Non, sans doute; elle doit au contraire s'y opposer; elle le peut avec succès; car le tiers-état de 1789, qui constitue la nation, est l'ordre le plus formidable du royaume par le nombre, par les lumieres, par les vertus, par la richesse & par la force individuelle.

Si le clergé est un ordre temporel, la religion

chrétienne ; que la nation professe , n'est point vraie ; ce qui seroit une supposition blasphématoire.

Lorsqu'il s'agit de traiter les affaires publiques , les prêtres doivent se retirer dans les temples ; & là , prosternés devant le très-haut , élever leurs mains & leurs prières au ciel pour la prospérité de la patrie. *Leur royaume n'est pas de ce monde.* Les prêtres sont déplacés par-tout ailleurs que dans les églises , dans les chaires , aux fonts de baptême , auprès des lits de mort , aux enterremens , & dans les tristes réduits des pauvres. Leur permettre de s'ingérer d'autres fonctions que de ces fonctions saintes , c'est adopter les plus absurdes inconséquences.

En vain des prêtres ambitieux & mondains réclameraient-ils l'usage qui les a introduits dans les assemblées d'administration temporelle : un usage est une chimère devant une nation assemblée : elle ne peut regarder celui-ci que comme un attentat : jamais elle n'a consenti librement & légalement un tel régime , & les prêtres ne le doivent qu'au besoin qu'ont eu les rois , à l'exemple de Clovis , qui étoit redevable de sa couronne encore plus aux prêtres qu'à sa valeur & à ses crimes , d'employer dans des tems de ténèbres , le pouvoir de la religion & les foudres de l'église , pour asservir les peuples : mais ces peuples , aujourd'hui pénétrés du sentiment de leur force , des droits sacrés de la nature , de la justice & de la vérité , doivent , comme je l'ai observé , reléguer les prêtres dans les temples , & sur-tout faire cesser le scandale de leurs richesses acquises par tant de supercheries , de fourbes &c.

de sacrilèges, & celui de l'usage qu'ils en font impunément depuis tant de siècles.

Quelque vaste que soit cette importante matière ; quelques traits qu'elle pût fournir aux défenseurs des droits de la nation trop long-tems opprimée, on n'insistera pas davantage sur les prétentions illusoires des prêtres successeurs des apôtres, comme ils le disent eux-mêmes. Le clergé ne peut ni ne doit être un ordre : il ne sauroit alléguer une seule raison solide en sa faveur ; & la religion, la morale, la saine logique, démontrent que le clergé ne peut pas être un ordre temporel. Je dis plus : la nation ne peut admettre qu'un citoyen à la fois, comme parmi les Romains, pontife & soldat, prêtre & administrateur ; car alors elle seroit en contradiction manifeste avec l'évangile.

HUME félicite la nation anglaise de ce que le *clergé anglican a perdu sa considération & son influence*. L'orateur du tiers pourra sans doute féliciter bientôt la nation françoise de ce que le clergé gallican aura perdu, non la considération (qui lui est due), mais l'influence qu'il ne doit point avoir. Quant à l'admission des nobles à l'assemblée nationale, comme nobles (1), comme

---

(1) Nous ne comprendrons jamais parmi les nobles, les ennoblis ; il y a beaucoup de ces ennoblis dont les grands-pères ont servi à boire à ceux des principaux citoyens d'une ville : il y en a dont les ancêtres de la cinq ou sixième génération étoient aussi valets chez les aïeux de ces mêmes citoyens, & qui ne laissent pas de se nommer M. le marquis, M. le comte, M. le vicomte ; cette dernière espèce commence à n'être plus rare à la cour.



formant un ordre supérieur à celui du tiers , il me semble qu'on n'a point encore saisi le point de distinction , préliminairement indispensable pour ne pas discuter sans s'entendre. Les défenseurs du tiers prennent sans cesse les grands pour la noblesse françoise (1).

Est-ce des grands qu'il s'agit , ou de cette généreuse noblesse , qui , en tems de guerre , défend véritablement *avec le tiers* , la patrie & nos foyers , & qui , en tems de paix , cultive ses champs & donne à ses vassaux protection & secours ?

De ce que les grands , par des motifs purement personnels , s'ingèrent de parler au nom de la noblesse françoise ; de ce qu'ils se mêlent de la représenter , il ne s'ensuit pas qu'on doive confondre leurs prétentions avec le vœu de cette noblesse , qui ne leur a point confié ses intérêts , qui ne leur a donné aucun pouvoir de les discuter , & qui manifeste au contraire , dans presque tout le royaume , une opinion entièrement opposée à celle de ses prétendus représentans.

Les grands ne veulent pas que les députés du tiers aux états généraux soit en nombre égal à celui des deux premiers ordres réunis ; ils osent soutenir que les représentans du plus grand nombre de représentés doivent être dans l'assemblée nationale beaucoup moins nombreux que ceux

---

(1) Qu'est-ce que cette dénomination tudesque de *haute-noblesse* , qui s'est introduite depuis quelques années ? Est-ce qu'il y a deux noblesses en France ? Le premier , le plus beau titre d'un grand , & quelquefois le plus rare , est d'être bon gentilhomme.

qui ne représenteroient que la cinquantième partie de la nation.

Cette prétention, non moins absurde qu'audacieuse, est conforme à tous les principes de cette classe corrompue de citoyens (1).

Mais la noblesse françoise vient de déclarer dans plusieurs provinces, qu'elle entend que les représentans du tiers aux états provinciaux, soient en nombre égal à celui des deux autres ordres réunis, d'où il est aisé de conclure que tel est le vœu de cette noblesse, quant à la formation des états généraux.

Quels sont les titres des grands à la prééminence? Il suffira de les exposer. Pour y parvenir, nous serons malheureusement obligés de donner à la vérité toutes les couleurs de la satire; mais le reproche ne pourra tomber que sur les grands.

Lorsque le cardinal de Richelieu, ce prêtre d'exécrable mémoire, attira les principaux seigneurs à la cour, il fit un peu de bien & beaucoup de mal. Il purgea les provinces de quelques tyrans; mais il arracha à un grand nombre de sujets leurs protecteurs & leurs pères, & transforma les chevaliers françois en valets courtisans. A la vérité, il acheva d'affranchir le roi de la puissance des seigneurs; mais il auroit pu parvenir au même but par des moyens dont les suites n'auroient pas engendré la corruption, étouffé le germe du civisme, anéanti toutes les vertus publiques

---

(1) A Dieu ne plaise que nous ne fassions aucune distinction parmi les grands. Il y en a sans doute qui sont véritablement grands: il reste encore de ces illustres citoyens, l'espoir de la patrie éplorée.

& privées, & armé le despotisme de toutes ses fureurs. Richelieu ressembloit à ces chirurgiens qui ne savent guérir que par l'amputation.

Si Mazarin avoit été honnête homme, il auroit opéré ce grand oeuvre avec plus de dextérité & beaucoup plus de fruit.

Depuis que les grands sont devenus habitans de la cour, depuis qu'ils se sont emparés de tous les accès du trône, cette portion de la noblesse françoise a fait plus de mal à la nation sur le théâtre de la cour, qu'elle ne lui en faisoit dans ses terres. Les grands ont été, depuis cette époque, & sont encore aujourd'hui, les plus cruels, mais, à la vérité, les plus méprisables ennemis de leurs concitoyens.

La nation demande aux grands : quels sont vos titres ? il s'agit de les fonder devant une assemblée de vingt-quatre millions d'hommes. Les grands répondent : la possession & l'usage ; ( mais font-ce là les droits ? ) La nation réplique : il est d'une impossibilité absolue que vous établissiez un seul droit légitime ; car il n'existe pas de constitution, & sans constitution il ne reste que le droit de la force, que vous n'avez plus.

Les grands ne peuvent donc réclamer aucune sorte de droit.

Quand même les grands auroient des droits fondés sur les principes d'une constitution nationale fortifiée de la sanction royale, il seroit juste, il seroit indispensable que la nation, à laquelle il appartient de les juger, les dépouillât de ces droits ; car il est aisé de démontrer qu'il les auroient soutenus, comme ils ont soutenu leurs usurpations,

par l'amas de tous les crimes dont la réunion puisse épouvanter les hommes.

Prêtres ! ce n'est donc pas à vous que je parle : fachez-moi quelque gré de la modération que votre caractère m'impose. Fuyez dans vos diocèses ; allez-y distribuer vos immenses revenus aux prêtres qui meurent de faim pour subvenir à votre luxe ; allez vous renfermer dans le cercle des travaux sacrés , dont le pasteur de Saint-André-des-Arcs vient de vous donner le mémorable exemple.

Grands ! fléaux d'une nation qui se réveille en fureur pour s'unir à son roi , & pour le délivrer de votre longue tyrannie , qui êtes-vous ? Des citoyens sans aucune prérogative légitime ; si toutefois vous êtes encore dignes d'être citoyens.

Que demandez-vous ?

Que les représentans du tiers , c'est-à-dire de la nation , ne soient pas aussi nombreux que ceux des deux prétendus ordres réunis ( 1 ) ; mais l'assentiment des peuples corroboré de la sanction royale , *source pure & fondement inébranlable de toutes les loix* , vient d'ordonner la parité du nombre des représentans du tiers. La justice & la raison donnoient néanmoins à ce tiers le droit incontestable d'exiger un nombre de représentans proportionné à celui des représentés. Grands ! la parité à laquelle

---

(1) C'est ainsi que le *haut* clergé , imbu des mêmes principes de tyrannie , prétend que le *bas* clergé n'a le droit ni de se plaindre , ni de se montrer , ni de parler : ce *bas* clergé , qui porte le faix de toutes les impositions , & de tous les travaux apostoliques ! Comment est-il possible que des prêtres osent soutenir qu'ils doivent être juges & parties , même en présence de la nation !

cette nation indulgente & douce vient de consentir, est un hommage qu'elle a voulu rendre aux vertus, à la valeur, au désintéressement des gentilshommes françois, une compensation de tous les malheurs dont vous ne cessez de les accabler. Le généreux sacrifice que fait la nation à cette partie si intéressante de la noblesse françoise, est le lien fraternel qui va l'unir plus étroitement au tiers, pour opposer une digue à votre barbare démençe.

Si la noblesse bretonne donne à l'Europe, dans un moment de régénération, le spectacle ridicule de ses efforts pour asservir, au dix-huitieme siecle, ses concitoyens, il faut la plaindre, parce que cette noblesse est en général la moins éclairée du royaume : il faut la plaindre, parce qu'elle aura la double honte d'avoir préparé des fers & d'être enchainée.

Grands ! vos demandes sont aussi peu fondées que vos droits.

Maintenant, quels sont vos mérites ? Ecoutez, vous en êtes capables.

A peine êtes-vous adolescents, que vos peres vous apprennent les deux seules choses qu'ils aient appris.

L'intervalle qui doit vous séparer du vil troupeau des hommes.

La science de la cour ; c'est-à-dire, l'art de sacrifier tout à l'intérêt personnel.

Nourris de ces nobles leçons, vous vous élancez dans votre effroyable carrière ; l'intrigue, la séduction, le mensonge, la calomnie, les perfidies les plus basses & les plus noires deviennent vos armes favorites. Aucun obstacle, aucun remords, aucun

préjugé n'arrête votre insatiable avidité. Vous investissez le roi, les ministres, les femmes en crédit, les chefs de Bureau; & vous êtes déjà consommés dans l'art infame de perdre les autres, & d'avancer par toutes sortes de moyens, à l'âge où la plupart des hommes ne connoissent encore que les occupations du plaisir.

Un concurrent, moins indigne de l'obtenir, vous dispute-t-il une grace; c'est alors, que ne pouvant presque jamais réclamer vos services, vous attestez emphatiquement ceux de vos ancêtres; mais ces ancêtres sont rarement les vôtres: il y a long-tems que vos femmes vous rendent justice, & qu'elles vous méprisent encore plus que nous ne vous méprisons, parce qu'elles vous voient de plus près.

Supposons que le sang des ancêtres, dont vous conservez les effigies, vous aient été transmis de *Lucrece en Lucrece*, on vous soutient qu'il n'y a pas, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, dix personages célèbres qui aient été citoyens, (car tel est le langage qu'il faut parler aujourd'hui) & dont la mémoire impose à la patrie un tribut éternel de reconnaissance. Et comment l'esprit de civisme auroit-il existé sans constitution? Or, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, il n'y a jamais eu de constitution nationale (1), & pendant treize cents ans, les François ont été gouvernés *au jour la journée*, si je puis me servir de cette expression.

Je viens de supposer que vous descendiez de

---

(1) Non : il n'existe point de constitution nationale, quoiqu'on ne cesse de réclamer cette constitution : où est la charte qui la consacre !

ces ancêtres dont vous invoquez la mémoire. Desquels conjurez-vous les ombres, pour les rendre complices de votre avancement? Voulez-vous parler de ces antiques soldats, tiges de toute la noblesse d'extraction, auteurs de tant de Gentilshommes aussi anciens que vous, dont vous n'avez jamais entendu prononcer les noms; de ces braves & quelquefois loyaux brigands, dont vous feriez rougir les valets, qui ont usurpé la noblesse l'épée à la main, & qui ont laissé cependant des traces de quelques qualités importantes? Où sont consacrés leurs services? Qu'ont-ils fait pour la patrie? Leurs cruautés & leurs rapines ont elles des droits à la reconnaissance de nos contemporains? Perdons plutôt, les uns & les autres, le souvenir de leurs affreux exploits, & précipitons-nous dans des siècles moins reculés.

Prétendez-vous réclamer ceux de vos ancêtres, qui, plus heureux que les descendants de leurs compagnons, ont joué un rôle dans les fastes informes de la monarchie? Que nous offrent ces fastes trop souvent infidèles? presque point de *patriotes* : ici quelque grands capitaines; là, d'illustres scélérats, d'ambitieux forcenés, de perfides intrigans, des fauteurs du despotisme, dont ils vouloient partager le pouvoir; d'heureux criminels inondant la France de sang, pour assouvir leur avarice & leur ambition; des courtisans avides, qui, loin de connoître seulement le nom de patrie, ne respiroient que pour la fouler aux pieds. Si les fouillures de leur vie ne dispa-roissoient à l'éclat de quelques barbares exploits, ou de quelques talens d'une politique infernale, leurs noms seroient voués au mépris. Suger, d'Am-



boise, Sully, Bayard, Turenne ! sans le respect qu'on doit à vos vertus, on oseroit presque dire qu'au milieu de ce cahos, un seul homme, peut-être, a mérité l'amour de la France. Grands ! il n'étoit pas né parmi vous : je veux parler du chancelier de l'Hôpital : des titres tels que les siens sont les seuls titres dignes du dix-huitième siècle.

Le plus grand capitaine qui ait jamais existé, le héros le plus savant, le plus séduisant, le plus aimable, le vainqueur de Pompée, le maître du monde, César, le seul tyran qui ait une physiologie humaine, le seul qu'on soit toujours prêt à pardonner, imprime bien moins de respect à la postérité, je ne dis pas que Cicéron, mais que l'esclave Épiète.

Grands ! en faveur de ces ancêtres vrais ou supposés, dont je viens de montrer les titres, vous naîsez, pour ainsi dire, colonels. Déjà vous avez quitté la cour, suivis d'une foule de valets dignes de leurs maîtres, pour aller quelques mois commander un régiment. Que faites-vous, pendant la paix, à la tête de ces braves légions, qui frémissent de marcher sous vos ordres ? Le voici.

Semer la zizanie & l'esprit d'intrigue parmi les officiers, dont vous corrompez le caractère ; dégoûter ceux que leur longue expérience soulève contre la folie de vos systèmes ; servir vos complaisans, qui, pour l'ordinaire, ne sont pas l'élite des corps ; introduire l'espionnage parmi des frères d'armes ; faire de faux rapports dans les bureaux contre tous ceux qui vous estiment ce que vous valez ; décourager & avilir le soldat ; tourmenter

les troupes de vos stupides rêveries ; étouffer la gaîté & l'esprit national , les deux seules forces mouvantes d'une armée Françoisé ; présenter sans cesse pour modèles à nos guerriers , les ennemis qu'ils doivent combattre ; leur arracher l'opinion inestimable de leur supériorité ; vous permettre les plus insolens propos avec des officiers , sur lesquels vous n'oseriez lever les yeux par-tout ailleurs que dans un champ de manœuvre ; faire distribuer , à qui ? à des GRENADIERS FRANÇOIS ! non pas des coups de canne , mais , par la plus indigne supercherie , des coups d'un bâton de fer applati & pointu ; ( ô braves compagnons ! auriez-vous pu prévoir cet excès d'opprobre ? ) en un mot travailler à la destruction de nos troupes , jusqu'à ce que dans des grades plus élevés , vous puissiez leur porter les derniers coups ( 1 ).

La guerre se déclare : j'avouerai que vous portez dans les camps plus de politesse & de douceur ; car vous allez y être jugés par ces officiers & par ces vétérans , qui , dans les camps , sont vos maîtres , & qui reprennent devant l'ennemi la supériorité qui leur appartient. Combien de fois y avez-vous fait rougir ces gentilshommes , l'honneur de la noblesse Françoisé , dont vous invitez maintenant les familles à soutenir vos injustes prétentions , que vous appelez à faire cause commune avec vous ; tandis que vous passez votre vie à les tromper , à les tyranniser ; tandis que

---

( 1 ) Au moment où j'écris , le dégoût est si général dans l'armée , que jamais les bureaux n'ont été tourmentés d'un aussi grand nombre de demandes de retraite ; on prend le parti de les refuser.

vous avez souvent la lâcheté de les réduire au désespoir, sans courir le moindre risque. Combien de fois, sur cet affreux théâtre, avez-vous fait rougir ces intrépides, ces généreux grenadiers, la gloire du tiers & de la France; ces magnanimes grenadiers, dont vous n'avez pu parvenir à flétrir l'héroïque courage (1)!

Les prodiges de ces officiers & de leurs vaillans compagnons, ne sont perdus que pour eux. Vous dérobez ces lauriers arrosés de leur sang; vous courez à Versailles parés de leur gloire; vous usurpez le fruit de leurs travaux & de leur courage. Des gazettes mercenaires, dignes de vous célébrer, remplissent l'Europe de vos prétendus exploits; & les actions de tant de guerriers ensevelis dans le silence, n'ont pour apologiste que le camarade qui combattoit à leurs côtés, & d'autre prix que son estime.

La Cour enfin les délivre de votre présence en vous nommant officiers-généraux, pour les abandonner à un nouveau tyran, peut-être encore plus méprisable : alors, comme vous êtes parve-

(1) Tous ceux qui connoissent bien les grenadiers françois, qui savent de quoi ils sont capables, à quel excès ils peuvent porter l'héroïsme, ne m'accuseront sûrement pas d'exagération. Lorsque Voltaire a dit :

Hector, Achille, & tous les demi-dieux,  
Les grenadiers, bien plus terribles qu'eux....

il ne connoissoit que leur courage.

Quel génie tutélaire, quelle divinité bienfaisante, au milieu de tant d'efforts destructeurs, a veillé à la garde du feu sacré de ce corps ?

nus à poser devant eux une barrière presque insurmontable à leur élévation (1), tous ces infortunés militaires, ruinés, rebutés, couverts de blessures, n'ont d'autre ressource que de se réfugier dans leurs provinces, où ils traînent, secourus d'une modique pension, les restes d'une vie languissante, & où on les voit trop souvent offrir aux regards attendris de leurs compatriotes, le spectacle touchant de leur noble & vertueuse misère.

Déshonorés ou non, dignes ou indignes, capables ou incapables, grands ! vous devenez officiers généraux : il est de votre essence de l'être : il faut que vous le soyez : rien ne peut vous empêcher de le devenir : j'en atteste les fastes de l'almanach royal.

(1) Le public ignore tous les soins que se sont donnés depuis vingt ans MM. de la Cour, pour accaparer exclusivement les grades militaires : il ne fait pas que les seigneurs appellent *Culottes de peau*, les officiers généraux de fortune ; c'est-à-dire, de mérite. Chevert étoit une *Culotte de peau* : voilà pourquoi il n'a pas été maréchal de France. Il ne fait pas, ce public si benin, qu'il est reçu parmi les courtisans qu'eux seuls ont des grâces d'état ; que de tels officiers sont incapables de commander des camps & des armées. Les troupes de France, autrefois si distinguées par leur franchise, par cette noble émulation qui ouvrait au mérite la carrière de toutes les faveurs, sont maintenant les seules troupes de l'Europe en proie à ces indignes absurdités.

Il est connu de tous les militaires que les guerriers-courtisans sont parvenus, à force d'intrigues à empêcher ce brave Fischer, qui a sauvé tant de fois l'armée, de devenir officier général, & qu'il en est mort de douleur & de désespoir.

A peine l'habit bleu , brodé en or , vous a-t-il imprégné des dons du commandement , que plusieurs d'entre vous deviennent ce qu'on appelle des *Faiseurs* , tandis que d'autres , plus rebelles sans doute à cet étrange magnétisme , prennent le parti commode d'avancer toujours sans jamais servir. Les projets de ces *Faiseurs* , moins oisifs que les derniers , remplissent tout-à-coup les bureaux , où je conviens qu'ils ne font pas en pure perte ; car ils servent de récréation aux chefs & aux commis , qui ont si peu le tems de rire.

Quels que soient ces projets , vous voilà inspecteurs. Les troupes tremblent à votre arrivée : il s'agit d'exécuter des manœuvres souvent impossibles ; (*la chose vient d'être notoire*) c'est alors que , dans les momens d'humeur que vous donne le peu de succès de vos sublimes idées , vous vous en prenez aux officiers , victimes de votre ignorance , & que vous les traitez avec beaucoup moins d'égards que vous n'en avez pour vos valets.

Vos soins ne se bornent pas malheureusement à vous faire employer. Pour y parvenir , il faut intriguer , il faut miner , il faut écarter les généraux de mérite , qui , pour la plupart , ne mendient jamais ni grâces , ni emplois ; ces généraux auxquels on sera bien forcé d'avoir recours , lorsque le troupeau des *Faiseurs* aura déshonoré nos armes , & fait couler des torrens de sang pendant les premières campagnes.

Dois-je entrer maintenant dans les horribles détails de votre conduite à la guerre , où les services distingués , dont je viens de crayonner le tableau , vous placent à la tête des divisions ?

Me fera-t-il permis de dire que vous y courez rarement le moindre risque, & qu'on ne jouit guere de vos augustes présences sur un champ de bataille qu'avant & après l'action ? tant vous veillez avec soin sur des jours aussi précieux à la patrie que les vôtres ! Ce n'est pas qu'au moment du combat on puisse regretter votre absence ; mais votre industrie ne se borne pas à la conservation de vos personnes : vous portez dans les camps le même esprit d'intrigue, la même avidité, la même indifférence sur le choix des moyens, qui vous ont si complètement réussi à la cour. Je me tairai sur vos rapines ; on ne les croiroit pas. Mais il faut articuler que plusieurs d'entre vous ont lâchement & indignement trahi le Roi & l'Etat, & sacrifié plusieurs millions d'hommes au plaisir de traverser la carrière de généraux moins ineptes que vous, & de faire échouer les opérations de quelques vrais militaires, dont vous avez l'audace de vous croire les rivaux.

Bientôt les commandemens & les gouvernemens de provinces pour vous, les abbayes & les évêchés pour vos cadets, sont le prix de vos prétendus services & de tant de manœuvres péni- bles & criminelles. Je ferois frémir la nation si j'exposois ici les abus de pouvoir, les injustices, les vexations inouïes, que vous exercez avec l'orgueil le plus révoltant, dans ces malheureuses provinces, soumises, pour ainsi dire, à votre domination, & où vous déployez, sans obstacle, toute votre tyrannie.

Pendant cette brillante carrière, vous avez  
ajouté

ajouté à vos revenus des revenus immenses (1) : vous avez doublé, triplé votre fortune , aux dépens du Roi & du Tiers , & au détriment de la pauvre Noblesse du royaume , & vous mourrez quelquefois avec le bâton de maréchal de France , que plusieurs d'entre vous n'ont pas mérité davantage que les autres grâces dont ils se sont affouvis (1).

Si , pour le malheur de la nation , vous parvenez au ministère , comment remplissez-vous cette pénible tâche ? Quel genre de travail absorbe tous vos momens ? Vous les employez à profiter de votre passage sur l'horison des grâces , pour accumuler , sans pudeur , sur vous & sur les vôtres , toutes celles que vous avez le pouvoir fatal de dispenser : vous les employez à pousser vos créatures & à perdre vos ennemis ; & , sacrifiant toujours la patrie à vos grands & à vos petits intérêts , vous confondez dans vos cruelles vengeances les personnages les plus utiles à l'Etat , ceux que la voix publique appelle aux

---

(1) On dit qu'une seule maison de la cour jouit de près de deux millions de rente des bienfaits du roi. Je ne crois point à cet effroyable décompte : mais en réduisant la somme au tiers , ce seroit encore trop de tout le tiers. Les grands , qui sont pour la plupart très-riches , seroient bien plus grands s'ils n'acceptoient jamais de grâces pécuniaires. Et quel plus noble emploi pourroient-ils faire de leurs richesses , que de les appliquer au service du roi & de l'état ? C'est alors qu'ils seroient véritablement les chefs de la nation.

(1) Ce grade suprême , la plus haute récompense des talens militaires , est d'étiquette & presque héréditaire dans quelques maisons privilégiées.



premiers postes , pour les remplir de vos valets & de vos complices. Vous les employez , ces momens dont vous devez un compte sévère , à vous maintenir , à lutter contre la mer d'intrigues que vous avez creusée au milieu de la cour : occupation exclusive , dont la seule idée fait frémir , & qui demande un homme tout entier. Les affaires publiques deviennent alors ce qu'elles peuvent : le ministre n'a pas le tems d'y vaquer : mais pour peu que son regne dure , tous ses plans ont réussi ; il s'est comblé de richesses & de dignités ; & lorsqu'enfin ses inepties & ses malversations renversent le Visir , une pension énorme est encore le prix de ses coupables excès ; tandis que les citoyens qui gémissaient sous son département , ne trouvent même dans sa chute ni motifs de consolation , ni remède à tant de maux (1).

---

(1) Il faut convenir que ce n'est point un grand que la nation peut accuser de l'inconcevable réforme de la maison du roi. Un ministre - soudard a fait ce chef-d'œuvre. Tant de services éclatans rendus par les compagnies rouges ; la prise romanesque de Valenciennes par les mousquetaires , sous les regards encourageans de Louis XIV ; les prodiges d'une poignée de gendarmes & de chevaux-légers à Fontenoi & à Ettlingen ; l'héroïsme imposant de ces grenadiers à cheval ; l'exemple & le modèle de tous les soldats du monde connu ; l'anecdote unique dans les fastes militaires de l'univers , qu'au milieu des plus sanglantes défaites ces bandes formidables , la ressource de l'armée , n'ont jamais perdu de trophées ; la bienveillance , qui semble prescrire d'environner le monarque du plus beau royaume du monde , de cette foule brillante d'officiers prêts à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; la nécessité de laisser à la

plus nombreuse noblesse de l'Europe un débouché toujours ouvert ; tant de considérations puissantes n'ont pu arrêter le bras d'un soldat plus brave qu'éclairé , & la maison du roi a disparu. Mes lecteurs croiront-ils qu'un maître de compagnies rouges ne coûtoit pas autant qu'un cavalier ou qu'un dragon ? Que la dépense de ces corps portoit principalement sur un état-major intrus dans les compagnies , & dont elles souhaïtoient ardemment la réforme ? Croiront-ils , mes lecteurs , que le comte de Saint-Germain , qui a défait d'un trait de plume ces troupes invincibles , n'en connoissoit ni la composition , ni le régime ; qu'il ne savoit pas que les maîtres des compagnies rouges s'habilloient , se montoient , s'équipaient à leurs dépens ; qu'il pensoit que les chevaux de ces corps appartenoient au roi , & qu'au moment de la réforme , il a commis la bétise d'envoyer des piqueurs pour les faire vendre.

La gendarmerie restoit encore , la gendarmerie de France , dont la seule dénomination réveille l'esprit de l'ancienne chevalerie ; la gendarmerie , le seul monument de ces siècles d'armes ; un prêtre vient de la détruire.

Le marquis de Ximenes , qui a partagé la gloire & les dangers de ce beau corps , en a célébré la destruction par ces vers si nobles & si touchans :

Ce brillant escadron , fameux par cent batailles ,  
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marfaïlles ,  
Et que j'ai vu depuis aux champs de Fontenoi  
Encourager l'armée & rassurer son roi.  
De soldats-citoyens cette intrépide élire ,  
Cette élire invaincue est pour jamais détruite.  
Ce que n'avoit pu l'Aigle unie aux Léopards  
S'exécute à mes yeux ; & les enfans de Mars ,  
Détrompés d'une erreur , qu'ils expieront peut-être ,  
Ne tombent pas en foule aux genoux de leur maître ,  
Pour lui redemander ces drapeaux fortunés ,  
Que la Victoire encore n'a point abandonnés !

Avec quelle satisfaction tous les princes de l'Europe

Grands ! telle est votre vie publique (1).

Votre vie privée n'excite pas moins d'indignation.

Vous êtes les fléaux de la société, comme vous êtes les ennemis de la patrie. Vos exemples & votre morale ont porté les mœurs à un degré de corruption auquel elles n'étoient jamais parvenues. Vous les avez quelquefois violées au point de vous permettre, pour satisfaire, non pas vos passions, mais vos fantaisies, des manœuvres dont l'échafaud devoit être le prix.

C'est à vous que nous sommes redevables de ce luxe déguisé sous les dehors de la simplicité, beaucoup plus ruineux que la magnificence, dont la contagion a été d'autant plus funeste, que, sous le masque de cette simplicité trompeuse, il s'est introduit chez les femmes des dernières classes, & qu'il a porté dans leurs familles tous les vices des premières, la dépravation & la pauvreté.

C'est vous qui avez brisé tous les liens de l'union conjugale, & versé le poison du ridicule

ont vu disparaître du théâtre de la guerre, cette foule de héros (pour me servir de l'expression de Voltaire), l'objet de leurs angoisses un jour de combat, & celui de leur jalousie dans tous les tems ?

(1) Nous admettons, sans doute, quelques exceptions parmi les grands, comme nous l'avons observé :

Il en est jusqu'à que je pourrois nommer.

Je n'ai pas dit *trois*, parce qu'il y en a davantage. C'est à ceux qui connoissent parfaitement la cour à poser le chiffre. L'intervalle que nous avons laissé suffira.

sur les vertus privées, l'unique bonheur, l'unique consolation de l'espèce humaine.

C'est à votre influence qu'on doit principalement la décadence des lettres & des beaux-arts; parce que vous n'encouragez, vous ne protégez que des sujets dignes de vous; parce que vous occupez, sans titre, dans nos académies, la place de vos maîtres; parce que les théâtres sont soumis à votre absurde juridiction.

C'est à vous qu'il faut attribuer aussi la chute de tant de fabriques, que vous avez ruinées en adoptant & en propageant le costume Anglois.

C'est vous qui arrachez à l'agriculture & aux campagnes, dont vous dégradez les races pour peupler vos palais, ces bandes de valets gigantesques qui, imbus de vos principes, feroient les plus grands scélérats de Paris, s'ils n'avoient pas des maîtres, selon l'expression d'un philosophe, & qu'un honnête particulier n'aborde jamais chez vous sans rougir & sans en être insulté.

C'est vous qui entretenez aux portes de vos maisons ces espèces de bêtes fauves qu'on appelle *des Suisses*, qui chassent un homme comme on chasse un chien (1).

C'est à votre folde que sont ces cochers, dont on auroit dû depuis long-tems faire des hécatombes, qui jettent l'épouvante dans les rues, qui mettent à chaque pas la vie des citoyens en danger, & qui estropient les passans en riant,

---

(1) N'est il pas révoltant que dans une ville où l'on est environné de gens sans ressources & sans travail, des étrangers aient le privilège exclusif de garder les portes à main armée, & d'insulter brutalement les citoyens?

lorsque vous ne vous donnez pas la peine de les écraser vous-mêmes, dans vos courses rapides du matin chez des filles de joie ou chez des usuriers.

C'est vous qui êtes les seuls grands de l'Europe dont l'accueil glace, humilie, confond les citoyens assez malheureux pour être obligés de vous approcher (1).

C'est vous qui déshonorez la nation dans vos voyages, par vos inepties, par vos ridicules, par vos impertinences, au milieu des cours étrangères, où l'on pousse la politesse jusqu'à vous supporter.

C'est vous qui surprenez, pour des baladins, des chanteurs, des proxenetes, des escamoteurs, des femmes, l'opprobre de leur sexe, de grosses pensions, qui suffiroient à la subsistance de plusieurs familles, distinguées par leurs services ou par leurs talens, tandis que des sujets du plus grand mérite languissent & meurent dans les horreurs de la faim, du froid, & de la plus affreuse misère (1).

(1) Les grands d'Angleterre, qui, par leur état & leurs fonctions, sont bien d'autres personnages que nos grands, loin d'avoir cette morgue insolente, sont affables, populaires, accessibles. Les princes d'Allemagne, grands & petits, presque tous souverains, sont d'une politesse qu'on ne sauroit trop célébrer.

(1) Le marquis de Ximenès, dont la muse semble être destinée à chanter la gloire militaire & celle des talens, apostrophe ainsi les mânes de ces gens de lettres infortunés, qui ont vécu & qui sont morts misérables.

Illustres malheureux ! vos ombres consolées  
Abandonnent aux rois l'orgueil des mausolées :

Et dans cet état de choses , vous voulez commander la nation , l'affervir , lui donner des chaînes ! vous , êtres dégradés , pusillanimes , sans caractère , sans énergie , sans courage , sans vertus , sans lumières , sans talens ! Ah ! tremblez plutôt qu'elle ne vous fasse expier , dans un jour , tous les forfaits de votre vie.

François ! tel est le point de vue sous lequel les députés du Tiers aux états généraux , doivent envisager ces grands dont les dignités & les cordons font encore , sur certains esprits , des impressions puériles.

C'est le sentiment profond de leur supériorité , qui doit étouffer dans leur ame ces préjugés flétrissans par lesquels le frivole éclat des grandeurs avilit l'homme à ses propres yeux. Le premier de tous les titres , est d'être l'organe de la nation. Le citoyen à qui cette fonction auguste n'inspire pas une fermeté inébranlable , est indigne de la remplir. Il n'y a point de député qui ne puisse dire aux grands : Vous devez votre prééminence à la force ; & j'ai pour moi , *la force , la justice & la volonté de la nation* ; vous finissez votre race , & je commence la mienne.

Grands ! le tiers ne vous a aucune obligation , & ses griefs sont innombrables. Vous lui devez tout , & vous n'avez point de griefs.

La mort y foule aux pieds le faste qui les fuit :  
 Votre empire commence où leur regne est détruit.

Ces quatre vers sublimes furent rayés par les censeurs , inquisiteurs de l'administration , dans un de ses ouvrages couronné à l'académie françoise.

Ce que les membres du tiers ne doivent jamais oublier, c'est qu'il n'a pas tenu aux grands du royaume, aux usurpateurs de la puissance, que les citoyens ne fussent encore serfs. Grands ! ils le feroient, si les rois n'avoient eu besoin de leur secours contre vous ; car votre régime de prédilection étouffant nécessairement les premiers efforts du génie & des arts, la France seroit encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance & de la superstition, ces deux ministres de la tyrannie, ces deux principaux agens du despotisme. Que dis-je ? une grande partie de l'Europe, à laquelle la France a donné le mouvement, seroit encore barbare, si le tiers, après avoir presque secoué le joug de ses oppresseurs, n'avoit fait briller la lumière des arts, qui ont enfin amené les beaux siècles de la philosophie, l'effroi des tyrans, & le signal de leur chute prochaine.

Grands, aujourd'hui trop connus pour être encore à craindre, osez-vous comparer le tiers de 1789 même à celui de 1614 ? Les députés de la nation aux états de cette dernière époque, avoient, sans doute, des droits non moins légitimes que ceux qu'on réclame maintenant ; mais ils n'avoient ni le courage, ni la force, ni les moyens de les faire valoir. Comptoient-ils parmi leurs membres, cette foule de citoyens recommandables par leurs richesses, par leurs emplois, par leurs grandes possessions, par leurs lumières, par leurs services ? La première classe du tiers de 1789 est pleine de vos aïeux, de vos parens, de vos alliés : l'éducation, le luxe, les arts les ont rapprochés de vous ; on diroit



que vous ne faites plus qu'un ordre ; & pour être entièrement confondus avec le vôtre , il ne leur manque que de pouvoir tout oser impunément.

Sans remonter aux siècles barbares où les prétendus états nationaux gémissaient sous votre dépendance , l'homme , en 1614 , connoissoit-il , comme aujourd'hui , toute sa dignité ? A peine échappé des fers , il portoit encore l'empreinte de l'esclavage ; il avoit un bandeau sur les yeux , & tous les yeux sont ouverts. Les génies du siècle de Louis XIV ont soulevé le voile qui cachoit la vérité ; Montesquieu , Voltaire & Rousseau ont déchiré ce voile. Si le flambeau de la philosophie , la plus redoutable lumière des méchans , éclaire l'homme sur ses devoirs , il l'éclaire aussi sur ses droits ; il marche devant lui pour lui montrer sa place.

Grands ! de quelque côté que nous ayons envisagé vos prérogatives , elles n'ont plus de base , & assurément vos mérites ne remplaceront pas vos prétendus droits.

Les réclamations du tiers ont pour base la justice & la nécessité d'une constitution nationale , & ses services viennent à l'appui de ces deux principes sacrés. Le tiers ne pourra nier cependant qu'il ne vous doive une éternelle reconnaissance ; car vous aurez amené , à force d'excès , la précieuse révolution qui va régénérer le royaume.

Je viens de parler des services du tiers ; l'ordre des grands osera-t-il soutenir le parallèle avec l'ordre national ?

Courtisans ! vous servez fort mal l'état ; & le tiers , & la pauvre noblesse le servent fort bien. L'état vous paie avec profusion , & le tiers n'est pas mieux payé que cette noblesse pauvre. S'il vous arrive de répandre quelques gouttes de sang , le tiers en verse des torrens. On ne sauroit trop le répéter : le tiers supporte tous les dangers , toutes les fatigues , toutes les horreurs de la guerre , & vous traînez dans les camps tout le luxe , toutes les commodités de vos palais. La gloire & les récompenses sont pour vous , l'humiliation & la misère sont le partage du tiers. Le tiers aime son roi , & vous ne l'aimez point , & vous le trompez , & vous le trahissez , & c'est à vous seuls que vous rapportez le culte perfide que vous lui rendez. Le tiers a donné la naissance à ces génies immortels , les délices & les bienfaiteurs de la patrie , des nations & de la postérité. Quels travaux pouvez-vous mettre dans la balance ? Vous seuls avez ruiné l'état , & le tiers l'enrichit ; vous l'avez ruiné pour vous & pour vos créatures , & le tiers s'est épuisé pour l'état , qui n'a point profité de tant de sacrifices. Le tiers fait toute la splendeur , toute la prospérité du royaume , & vous en êtes l'opprobre , & vous êtes coupables de tous ses malheurs. Vous réunissez tous vos efforts pour prolonger les désastres de la patrie , & le tiers réunit tous les siens pour lui rendre sa force & son éclat , & le tiers va monter au faite de la gloire , en comblant l'abîme que vous avez creusé , & en vous pardonnant tant de maux qu'il est encore prêt à réparer.

Ah ! si le génie de la France se montrait tout-

à coup, la balance à la main, vous crieriez à la terre de s'entr'ouvrir sous vos pas.

En vain déguisez-vous vos intentions perfides sous l'appât des sacrifices pécuniaires dont vous exaltez le prix ; vous avez bien prévu que la nation les ordonneroit : vous ne les offrez que pour conserver des prérogatives non moins odieuses que celles qui rejettoient sur le tiers le fardeau des impositions.

Nous pénétrons vos alarmes. Sans doute que cette monarchie, dont vous supposez *les bases ébranlées*, tandis qu'elle n'a jamais eu d'autres bases que les volontés de ses oppresseurs, sans doute qu'elle est encore l'objet de vos plus tendres soins ; sans doute que les abus de cette monarchie, que vous auriez détruite depuis longtemps, si le tiers ne l'avoit pas soutenue, vous seroient encore chers, même après qu'une imposition proportionnelle vous auroit fait rentrer dans la classe des citoyens. Vous redoutez le grand jour de la justice, ce jour à jamais célèbre, dont la lumière vous importune ; ce jour où vous ne pourrez plus dire dans la joie de vos cœurs : Toutes les graces pour nous, toutes les peines pour les autres ; sûreté pour nous, les cachots pour les autres ; liberté pour nous, l'esclavage pour les autres ; le droit de ne jamais rendre compte de notre conduite, & de traîner les autres à nos tribunaux arbitraires ; impunité pour nous, châtimens & supplices pour les autres.

Lorsque nous aurons reçu du roi & de la nation, qui est sa famille chérie, le présent auguste dont l'espoir ranime tant de peuples ; lors-

que notre vertueux monarque aura substitué une constitution nationale à ce fantôme hideux dont vous craignez la disparition , il faudra bien ployer vos têtes superbes sous la main de la loi ; & la seule idée de cette époque , si fatale pour vous , & si chère à la France , vous fait frémir.

Vous ne pourrez plus alors , armés d'une lettre-de-cachet , enlever un citoyen à sa famille , par la seule raison qu'il vous a manqué , c'est-à-dire qu'il a osé vous trouver injuste ; vous ne pourrez plus prostituer l'autorité royale , en couvrant de l'auguste nom du monarque tous les excès des plus audacieux tyrans ; vous ne pourrez plus arracher un pere à ses enfans , pour jouir , sans inquiétude , de sa coupable épouse ; vous ne pourrez plus dévaster les champs & les jardins , violer l'asyle des maisons , à la tête de vos meutes & de vos liçteurs , & faire expirer aux galeres le malheureux paysan , qui ne cherche à se délivrer du fléau de votre gibier , *qu'afin d'être en état de payer pour vous* ; vous ne pourrez plus insulter & vexer un citoyen , sans craindre qu'il ne vous le rende avec usure ; vous ne pourrez plus mettre le feu à une maison , pour enlever une jeune fille au milieu des ravages de l'incendie ; vous regretterez ces tems d'un . . . . .  
 . . . . . la Vrilliere (le papier se refuse à cet horrible nom) & de quelques autres scélérats qui ont inondé les cachots des larmes du désespoir & de l'innocence , & qui ne sont pas morts à la Greve.

Tel est le régime dont vous craignez le renversement ; tels sont les restes abominables du

despotisme ministériel , dont *les bases sont si fortement ébranlées* , de ce despotisme l'objet de votre amour , de ce despotisme dont les convulsions annoncent enfin les derniers soupirs.

Vous allez être réduits à la cruelle impuissance de commettre un crime impunément , à la triste nécessité d'être des gens de bien , des citoyens utiles , des ministres integres , des dépositaires sans reproches , des généraux fideles & humains , des gouverneurs équitables ; vous allez être forcés de tenter une nouvelle carrière , & de devenir , peut-être , l'amour d'une nation dont vous êtes l'horreur.

Cessez donc de crier que la *constitution est en danger*. Est-ce que s'il y avoit une constitution , nous en serions où nous sommes ?

Croyez-vous que vos impuissans efforts alarmeront le roi sur la perte de son autorité ? Perdez ! ce n'est pas pour la sienne que vous tremblez ; c'est pour la vôtre. Son autorité est légitime , & la vôtre ne l'est point. Eh ! que pourroit craindre un monarque qui n'a qu'une pensée , le bonheur de ses peuples , qui ne respire que leur félicité ? Ah ! c'est pour le rendre le plus heureux & le plus puissant des rois , que vingt-quatre millions d'hommes appellent à grands cris ce jour de sa gloire & du triomphe de ses enfans.

Grands du royaume ! que faites-vous au milieu de ces acclamations si touchantes qui ont retenti chez tous les peuples ? Cabaler contre un ministre honnête homme , que la conformité de ses vertus avec celles du monarque a rapproché du meilleur des rois.

Que lui reprochez-vous à ce ministre fidele & intrépide ?

Des emprunts ? Cette ressource forcée , que vos rapines avoient rendue nécessaire , n'étoit que la premiere partie de son plan. Vous avez bien su le réduire à l'impossibilité d'exécuter la seconde , & d'appliquer au paiement des intérêts , de sages économies , & le produit énorme de vos déprédations , qu'il avoit le courage de vous arracher pour satisfaire aux engagements de la chose publique.

Que lui reprochez-vous ? D'être étranger ? C'est un mérite de plus , car il est citoyen.

Articulez d'autres imputations ; on vous en donne le défi : car sa vie ne ressemble pas à la vôtre , elle est irréprochable.

Au moment où j'écris , quels ressorts votre clique infernale met-elle en mouvement ? Faut-il le dire ? Oui , il le faut : Elle AFFAME PARIS , pour renverser le ministre & le parti national ; elle tend des pièges subtils , pour que la forme des élections rende nécessairement le tiers plus foible que les deux autres ordres réunis , quoi qu'il parût en forces égales ; & , pour consommer cette nouvelle perfidie , elle s'unit aux prêtres du Dieu de vérité , toujours prêts à saisir les moyens d'étouffer la voix de la nation , qui demande justice des immenses richesses dont il ne sont que dépositaires , & du scandale de leur vie. Elle sème des impressions défavorables contre des magistrats dont les intentions ont été manifestées par des arrêtés publics , & qui ne peuvent plus démentir leur conduite sans se cou-

vir d'un opprobre éternel , & fans appeller sur leurs têtes l'anathême de la patrie , dont les regards imposans font fixés sur eux.

Il est tems d'élever la digue qui doit suspendre le cours de ce torrent d'iniquités ; il est tems que cette valeureuse & innombrable nation , que ce peuple généreux & sensible , qui a poussé la douceur & la patience au dernier excès dont la nature humaine puisse être capable , secoue enfin le joug honteux de la tyrannie d'une foule de rois :

De despote de la guerre.

De despote de la marine.

De despote du département de Paris (1).

De tous les Grands , de tous les gens en place , armés dans la capitale & dans tout le royaume du pouvoir souverain de ces trois despotes.

Il est tems que les françois ne reconnoissent d'autre autorité que l'autorité paternelle du roi , leur souverain seigneur & légitime maître.

Il est tems d'arracher des mains ensanglantées & fumantes de l'administration & des parlemens , le poignard de l'arbitraire.

Il est tems que de bonnes & saintes loix , des loix fondamentales , inébranlables , unissent à jamais du lien le plus auguste , le souverain & la nation , & remplacent enfin les ordonnances , les usages & les abus par lesquels la postérité ne croira point qu'un vaste empire ait été gouverné tant de siècles.

---

(1) Ces trois ministres sont réellement despotes de fait.

( 32 )

Il est tems que le roi jouisse du bonheur que  
ses peuples lui doivent ; que les grands , désor-  
mais citoyens, deviennent l'exemple de la nation ,  
& que les prêtres soient remis à la place que  
Dieu leur a marquée lui-même.

**F I N.**



